

FREDDY RAPHAËL: RENCONTRE AVEC UN HÉRITIER



Propos recueillis par
NICOLAS POTIER

Freddy Raphaël, professeur émérite de sociologie à l'université de Strasbourg, président d'honneur de la Société d'histoire des Israélites d'Alsace et de Lorraine (SHIAL), est né en 1936 à Colmar.

« Héritier », comme il aime à se décrire, d'une histoire, celle de la communauté juive alsacienne, et d'une pensée, celle d'une sociologie humaniste qui s'intéresserait à toutes les cultures, il nous parle de son parcours personnel et scientifique, de son attachement à ceux qui l'ont précédé et de sa vision du musée en tant que professeur et sociologue.



1 Freddy Raphaël en 2016.
© Musées de Strasbourg. Photo: N. Potier

Pour commencer, Freddy Raphaël, d'où venez-vous? Pouvez-vous nous parler de votre enfance? Comment celle-ci s'est-elle déroulée?

Je me sens profondément une double origine. La première, c'est une courte présence à l'Alsace, pendant ma toute petite enfance, suivie de l'expérience fondatrice de l'exode imposé. C'est – sans vouloir faire de misérabilisme – une enfance de fuyard, d'enfant juif traqué, d'enfant caché. Mon rapport aux choses, à un décor, à un environnement qui soit mien, était pratiquement inexistant dans la mesure où il y avait toujours en perspective la fuite, la peur d'être arraché à mes parents, la crainte d'être obligé de me cacher dans un couvent ou ailleurs. Je peux dire que ma première origine, mon premier lieu fondateur, c'est un non-lieu. Et cela explique le deuxième point d'ancrage qui a été le retour en Alsace, difficile, quand j'avais neuf ans. Ensuite, je me souviens de quelques objets découverts dans le grenier de ma grand-mère, des objets juifs que je n'avais jamais vus et qui m'étaient un peu étrangers, qu'on peut voir aujourd'hui dans les collections du Musée alsacien ou dans d'autres institutions : par exemple, ces montres Orient, de grandes images qui indiquent la direction de l'Orient pour la prière. Une autre image insolite retrouvée à ce moment-là montre un juif barbu, vêtu d'un grand manteau, le dos ployé, s'avançant avec les rouleaux de la Loi, suivi par une cohorte de femmes et d'enfants, des cosaques à leurs trousses. C'était la *Galoute*, la dispersion. Il était étrange de trouver une telle image dans une maison alsacienne où les Juifs se voulaient intégrés et se considéraient comme relativement en sécurité. Pour mes parents et pour mes

grands-parents, l'Alsace mais aussi la Lorraine, car une partie de ma famille est d'origine lorraine, n'étaient pas un havre provisoire. C'était vraiment être chez soi dans l'exil. Cette conviction s'est trouvée balayée par le nazisme mais aussi par tous ceux qui y ont participé, que ce soit le régime de Vichy ou les voisins du village !

Comment ce jeune garçon qui revient en Alsace après la Libération, dans cette période complexe qu'est la reconstruction, qui y découvre ses origines, arrive à l'université, dans les années 1950-1960? Quel a été votre parcours scolaire et vos débuts à l'université?

Quand je suis revenu en Alsace, j'avais neuf ou dix ans. La période a été très difficile parce que je me suis retrouvé à être le singe savant, celui qui bien sûr n'avait aucun mérite. J'avais appris le français – ma culture était française. C'était une classe unique avec des élèves de neuf à dix-sept ans. Pour les grands gaillards que je côtoyais, j'étais le petit qui leur en remontrait et, par une bêtise de l'instituteur que je ne mesurais pas à l'époque, j'ai été victime de la haine de certains de mes camarades pendant deux ou trois ans. C'est là que j'ai découvert les poignards de la HJ (*Hitlerjugend*) que ceux-ci avaient conservés et avec lesquels ils me menaçaient. Mais une fois cette période passée, je me suis parfaitement intégré au collège puis au lycée. J'ai suivi une scolarité normale. J'ai travaillé car je savais que mes parents étaient d'origine modeste, avec peu de moyens. Je suis un enfant de la République, un boursier. Après le bac, j'ai intégré la khâgne à Strasbourg. Là, je me suis retrouvé dans un univers qui n'était pas du tout le mien, les khâgneux étant pour la plupart issus de milieux cultivés. La première semaine, nous allons voir *Le Roi David* d'Arthur Honegger. Je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait être... Je n'avais jamais été à l'Opéra ! J'ai ensuite passé le CAPES d'anglais et ai pris mon premier poste au lycée de Saint-Avold.

À Saint-Avold, vous découvrez un milieu ouvrier, assez différent de celui de votre enfance, j'imagine?

Pas si différent que cela, en fait, car ce milieu ouvrier était proche du milieu de petits paysans que j'avais côtoyé à Phalsbourg, la petite ville dont je venais. Pendant toutes les vacances, j'accompagnais mon père dans les villages pour acheter des bêtes. J'ai connu ces gens-là, j'ai appris l'alsacien alors, et ce milieu ne m'était pas si étranger.

Comment êtes-vous passé de l'enseignement dans le secondaire à l'enseignement dans le supérieur?

J'ai essayé de passer l'agrégation, sans succès, puis après avoir été professeur d'anglais dans le secondaire pendant douze ans, à Saint-Avold puis au lycée Pasteur de Strasbourg, je me suis orienté vers la sociologie et la philosophie, qui étaient enseignées conjointement à l'époque. Et c'est ainsi qu'en 1967-1968, j'ai obtenu un poste d'assistant à la fac de Strasbourg, avec celui qui avait été mon professeur d'hypokhâgne, Julien Freund, qui a eu une grande influence sur moi. Il m'a ouvert à

Raymond Aron, auquel mon travail en sociologie doit beaucoup. Par ricochets, ce sont eux deux qui m'ont fait m'intéresser au sociologue allemand Max Weber, qui a été à la base de ma thèse et dont je me réclame encore maintenant.

Julien Freund, dont vous vous réclamez, est une figure controversée...

Freund était une personnalité complexe, jugée réactionnaire par certains. Il a été mon professeur en khâgne et m'a fait venir à l'université. On peut dire qu'il sentait le soufre aussi parce qu'il était considéré comme proche, non seulement de Max Weber, de Raymond Aron, mais également de Carl Schmitt. Il dérangeait beaucoup car il avait par ailleurs un passé de résistant pendant la guerre. Comme il avait refusé de s'embarquer dans un marxisme affectif, généreux, affirmant toujours sa volonté de rester rigoureux, il paraissait distant, froid, voire proche de la Nouvelle Droite. Il aimait faire scandale mais, humainement, c'était quelqu'un de très bien. Ma dette envers lui est immense.

N'y a-t-il pas un grand écart entre votre parraillage par Julien Freund et Raymond Aron au regard de la sensibilité que vous avez exprimée pour le travail de Claude Lévi-Strauss et les théories structuralistes?

Chez Lévi-Strauss, il y a un intérêt pour l'art. Son approche m'a appris à voir dans les populations qui me sont le plus étrangères un système de représentations, de valeurs, et à les créditer d'une culture différente de la mienne mais d'une véritable culture, d'une civilisation. Son travail dénonçant l'arrogance de la culture occidentale qui dénie à des pratiques et des représentations différentes toute capacité réflexive a été fondamental pour moi. J'ai eu d'autres apports déterminants à cette époque, de la part d'ethnologues ou d'anthropologues. J'ai été très influencé par des lectures, en particulier celles de Roger Bastide et de Michel Leiris. Je citerai encore quelqu'un que j'ai bien connu et beaucoup fréquenté, qui vient de décéder, Georges Balandier, et notamment son travail sur les sociétés africaines dans *Afrique ambiguë*, sur leur créativité, et en même temps, sur le spectacle du pouvoir auquel il s'est intéressé.

C'est donc ce regard du sachant occidental sur des cultures extra-européennes que vous avez utilisé pour aller vers des formes de cultures plus populaires mais en restant ici et maintenant?

Absolument, et j'emploie volontairement le même mot : il s'agit bien de culture dans les deux cas. Cela paraît un peu populiste, c'est vrai, mais je refuse toute idée de hiérarchie entre les cultures. Chacune est, à sa façon, une manière de faire sens de l'existence. À la Maison des Sciences de l'Homme à Strasbourg, j'ai dirigé un séminaire traitant de la culture des marginaux, celle des gens qui dorment dans la rue ou celle des *chibanis*, ces anciens ouvriers d'Afrique du Nord qui ont fini par perdre toute place dans la société. Je me suis intéressé à la culture en milieu psychiatrique, notamment à Brumath, par un biais inattendu : au départ, j'ai retrouvé les archives des malades mentaux, des indésirables ou des inintégréables, passés

par les hôpitaux de Hoerdt et de Brumath, et qui ont été envoyés pour partie à Hadamar (au nord de Francfort) pour y être exécutés pendant l'Occupation. Il y a eu tout un système d'euthanasie organisé, avec des convois, des encadrants alsaciens qui embarquaient à Vendenheim. Cette découverte a suscité les premiers travaux dans la *Revue des sciences sociales*. Des médecins de l'hôpital psychiatrique de Brumath se sont alors penchés sur la question et ont organisé par la suite trois colloques sur cet épisode.

Dans ce cas précis, un projet à caractère eugéniste, le travail du sociologue peut donc conduire à révéler ce qui était caché, dissimulé, non dit?

C'était en partie caché, notamment par les familles elles-mêmes. Lorsque les gens recevaient une lettre qui disait que leur fils ou leur père était mort de pneumonie, ou d'une autre maladie quelconque, ils n'en parlaient pas : c'était honteux d'avoir un parent catalogué comme malade mental. Il y a eu un silence complice, entretenu par les familles aussi bien que par les institutions. Mais ces dernières ont fini par faire un travail de mémoire, de prise de conscience.

Ce travail de mémoire que vous évoquez semble révéler chez vous un intérêt pour les parcours personnels avec leurs accidents à travers l'histoire?

Ma formation universitaire et l'influence, entre autres, de Philippe Joutard, recteur de Besançon puis de Toulouse, ont fait que je n'ai jamais cessé de confronter les témoignages que je collectais avec ces récits de vie à des éléments objectifs extérieurs, comme des textes administratifs, des gravures, des photos... Il ne faut pas prendre la parole pour argent comptant car, sur le plan théorique, tout travail de mémoire est une reconstruction. La prise en compte du témoignage est nécessaire, le travail de l'historien l'est tout autant – et je me situe à la charnière des deux.

Vous avez une approche très subjective, qui détonne par rapport à ce que des auteurs comme Bourdieu ont fait. Votre regard de biais tranche avec la recherche d'objectivité structuraliste. Comment vous situiez-vous par rapport à ces idées à l'époque?

Si l'on se réfère à Weber, qui part du postulat que toute théorie est une construction à partir d'un point de vue particulier, on voit que l'approche structuraliste est précisément un exemple d'une approche à partir d'un point de vue philosophique, en l'occurrence celui de Lévi-Strauss. Ce dernier construit de façon cohérente et intéressante un modèle d'interprétation des sociétés du lointain, en Amazonie, ou même de nos sociétés. Lévi-Strauss m'intéresse parce que son approche est rigoureuse, intéressante, intelligente, qu'elle me fait comprendre le monde dans lequel je vis, mais c'est seulement une approche possible parmi d'autres. Celle de Bourdieu est une vision néomarxiste, stimulante. Mais, pour ma part, j'ai toujours refusé d'être inféodé à cette seule voie d'interprétation du monde et des faits sociaux. J'ai été séduit par son intelligence et sa capacité à s'intéresser à des conditions de vie et des situations qui n'étaient pas tellement prises en

compte à l'époque... Mais je n'ai pas vraiment adhéré au néomatérialisme de Bourdieu.

Vous avez cherché votre chemin parmi les théories disponibles sur le marché, pour ainsi dire?

Dans mon cas, le travail de sociologue et celui d'historien et d'anthropologue se sont étroitement noués car je me suis raccroché très rapidement au courant d'historiens qui travaillaient sur la tradition orale, notamment Philippe Joutard, qui m'a apporté les fondements théoriques de la recherche en ce domaine. J'ai été aussi aidé par des gens de grande envergure comme Lévi-Strauss, que j'ai rencontré par le biais du sociologue Isaac Chiva, qui travaillait dans son laboratoire. Même si je n'ai pas adhéré aux fondements philosophiques structuralistes qu'ils ont développés, j'ai beaucoup appris auprès d'eux. En outre, j'ai été très tôt en contact avec des sociologues qui s'intéressaient à cette démarche mais dans le domaine des musées, Martine Segalen par exemple. Et, assez rapidement, je n'ai plus été capable de faire une différence entre les thèmes qui étaient les miens en sociologie, le travail de la mémoire, ou encore la sociologie de la mise en scène de la mémoire. Je me suis également intéressé aux décors que fabriquaient les totalitarismes et les fascismes pour diffuser leurs idées et embrigader les populations – des recettes qui fonctionnent admirablement à nouveau, soit dit en passant. Ce thème de la mise en scène du politique renvoie à un autre de mes centres d'intérêt, à savoir la sociologie des croyances. Comment les croyances se constituent-elles? Pourquoi quelque chose est-il « crédible »? Pourquoi des gens adhèrent-ils à un système qui met à mal tout sens critique, qui amène une adhésion qui est de l'ordre de l'émotionnel, d'une foi irrationnelle.

Ainsi, vous travailliez sur des domaines, la sociologie des totalitarismes et des croyances, qui se rapprochaient de la contestation politique de l'époque. Aviez-vous des atomes crochus avec celle-ci?

Le fait d'avoir pour patron Julien Freund, de me réclamer de Raymond Aron et de Max Weber, me faisait passer pour un réac moi aussi. Aron écrivait dans *Le Figaro* à l'époque, quand même. Cependant, il y a eu chez lui, lors de l'arrivée des boat people, la volonté de se retrouver avec Jean-Paul Sartre, son camarade de Normale sup, pour s'occuper ensemble de ces gens à la dérive. Aujourd'hui, Aron, sur le problème des migrants, aurait une attitude visant à leur faire un accueil digne, comme s'il s'agissait d'un impératif catégorique à notre civilisation.

L'engagement politique de ces intellectuels vous a donc aussi structuré. Vous êtes-vous également engagé à cette période?

Absolument. Dès la khâgne, je suis allé travailler à la Meinau comme volontaire pour aider des populations déshéritées, des familles déstructurées, faire du soutien scolaire. Puis je me suis engagé au sein de l'Union des étudiants juifs de France (UEJF), jusqu'à y avoir des responsabilités nationales. C'était un milieu très riche

à l'époque, qui comptait parmi les plus âgés d'anciens maquisards, des gens qui avaient été dans la Résistance, ainsi que des juifs d'Europe de l'Est engagés dans les FTP-MOI. Par ailleurs, j'ai participé au Colloque des intellectuels juifs de langue française (CIJLF), où j'ai côtoyé des hommes qui m'ont beaucoup impressionné, comme Emmanuel Levinas ou Vladimir Jankélévitch. Je dois dire que j'ai eu beaucoup de chance. Toutes ces rencontres, par leur intensité humaine aussi bien qu'intellectuelle – je vais employer un mot assez fort – m'ont vraiment rendu heureux. Là encore, je suis un héritier...

Un héritier de toute cette pensée française d'après-guerre?

D'après-guerre, oui, mais pas uniquement française. J'avais des accointances avec l'anthropologie britannique et américaine – j'avais lu des auteurs comme Ruth Benedict, ou David Riesman et son livre *Dans la foule solitaire* – mais aussi avec d'autres univers, par exemple celui des Dogons ; les travaux de Michel Leiris m'ont donné une ouverture sur le monde africain, sur la pensée traditionnelle. Je ne me suis pas enfermé. Ainsi, pendant vingt-cinq ans, j'ai organisé un séminaire annuel en partenariat avec l'Institut d'anthropologie culturelle de l'université de Tübingen, en Allemagne, avec des gens qui travaillaient sur toutes sortes de systèmes de représentations, de pensées, quel que soit le milieu, à partir des objets, et qui faisaient le lien avec le musée en organisant tous les ans une exposition, par exemple sur la frontière, ou encore sur le bricolage. L'Institut d'ethnologie de Strasbourg ne travaillait pas sur ce genre de projets à l'époque. On y pratiquait surtout une ethnologie du lointain, alors qu'à Tübingen, il y avait une volonté de s'ouvrir à une ethnologie du proche. J'avais moins ma place en anthropologie culturelle à Strasbourg que je ne l'avais à Tübingen. La structure de l'université a fait qu'à Strasbourg j'ai été catégorisé dans la partie « sociologie ». J'y ai mis en place des expositions, l'une d'elles portait sur les tableaux pédagogiques. Il s'agissait d'étudier leur évolution, d'y montrer la vision de soi et la vision de l'autre, depuis l'exotisme et la réduction de l'autre dans les colonies jusqu'à aujourd'hui. C'est un matériau très riche, qui révèle aussi des choses dures. Je pense notamment à des tableaux datant de l'époque nazie retrouvés à Saverne, qui évoquaient les lois raciales, expliquant comment distinguer scientifiquement les races et désignant quelles étaient les populations à éliminer. Certains montraient qu'avec les soins qu'exigeait un malade mental on pouvait construire dix maisons pour des familles d'honnêtes travailleurs.

Ces images et ces objets, vous les avez aussi rencontrés avec la SHIAL, qui a réuni une importante collection d'objets juifs anciens, déposée au Musée alsacien dès le début du XX^e siècle. Pouvez-vous nous parler de cet aspect de votre parcours personnel?

Au départ, à la SHIAL, nous étions cinq malheureux, pas plus, et nous avons fonctionné ainsi pendant quelques

années, sans susciter beaucoup d'intérêt, ni auprès de la communauté juive, ni auprès du monde environnant. Il y avait avec moi le Dr Harscher, le Dr Weill, Robert Weyl et le rabbin Warschawski, un juif polonais parfaitement adopté par les communautés alsaciennes. C'est à cette époque-là que nous avons commencé à travailler avec les musées de Strasbourg, en particulier avec le Musée alsacien, où nos objets avaient été déposés. Nous y avons rencontré une parfaite écoute, que ce soit de la part de Malou Schneider ou d'Élisabeth Shimells.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans la SHIAL?

À un moment, je me suis rendu compte que j'appartenais à un monde qui avait son propre code de valeurs et de comportements, de relations à l'autre, sa tonalité, sa musique. Je me suis insurgé contre l'affirmation massive d'un judaïsme qui se voulait seul authentique, et dont le modèle était l'orthodoxie d'Europe de l'Est. Il y avait en Alsace un vécu qui n'était pas aussi expressif, une culture de la simplicité, de l'entre-soi et de l'être-avec. Cette tradition commençait à se perdre. Je devais être nostalgique de cela... La communauté juive tenait un discours qui m'a été insupportable pendant des années, qui était de dire : « On a beaucoup d'obligations vis-à-vis des générations montantes, donc il vaut mieux investir dans l'éducation, l'enseignement, que de s'occuper des vestiges du passé. » Faire comprendre qu'on se construit aujourd'hui à partir d'une réflexion sur le passé, que ce n'est pas en faisant table rase qu'on est présent à son temps, ce n'est pas évident.

Pouvez-vous nous en dire plus sur ce travail de réflexion?

La communauté juive est souvent ignorante de sa propre histoire. Les objets m'ont permis de reconstituer des mémoires de rites, de pratiques, de représentations. Des souvenirs sont revenus, tout simplement parce que je présentais à des gens tel ou tel objet, que je leur parlais de tel ou tel objet, qui leur évoquait tel ou tel rite, des choses qu'ils avaient même parfois refoulées, qu'ils ne considéraient pas tellement défendables au regard des critères actuels. J'ai en mémoire un exemple précis. Il y avait dans la collection de la SHIAL un couteau orné de dix-huit petits cercles, lesquels renvoient à une prière rituelle de dix-huit bénédictions journalières à faire trois fois par jour autour du lit d'une parturiente pour la protéger des esprits. Rares étaient ceux qui avaient évoqué de telles pratiques. Les gens n'aimaient pas en parler mais quand je leur montrais ce couteau la mémoire se libérait – c'est vraiment le terme – et le souvenir affleurait de nouveau.

Ainsi, on peut construire ou reconstruire une identité à travers de simples objets, qu'ils soient rares ou ordinaires?

Du coup, ces objets sont précieux par leur banalité même. Un exemple : pour lire les rouleaux de la Loi, on utilise une « main de lecture ». Dans le milieu des juifs de cour ou des grands marchands allemands qui avaient réussi au XVIII^e siècle, ou encore dans des communautés plus fortunées, on a fait ce que l'on appelait *hidour Mitsvah* : « embellir le commandement », avec des mains de lecture

en argent. Mais on trouve aussi en Alsace des mains de lecture en bois, mal dégrossies, venant de communautés plus humbles qui n'avaient pas les moyens de s'en offrir de plus luxueuses. Ces objets m'apprennent un tas de choses sur la condition sociale, économique de ces groupes. Et ils montrent comment une religiosité non somptuaire, qui est pour moi la caractéristique des juifs alsaciens, une religiosité de la simplicité, a structuré le vécu. Ces objets m'ont beaucoup aidé à comprendre cela.

Cette collection vous a permis de devenir sociologue pour votre communauté et de réaliser avec la SHIAL et ces objets plus ou moins anciens, plus ou moins modestes, un travail de mémoire.

Au-delà de ce travail, j'ai la certitude – j'ose le dire – d'avoir fait découvrir à la communauté juive à laquelle j'appartiens une partie de son histoire, de son identité au quotidien, et par là, en montrant que la culture juive régionale n'a pas été une culture en autarcie mais qu'elle a entretenu une relation étroite avec son entourage, d'avoir restitué une petite part de la culture alsacienne et lorraine. Il existe un dicton en alsacien qui dit : « comme on est chrétien on est juif, comme on est juif on est chrétien ». Il y a vraiment une influence réciproque, et c'est ce qui explique que ce judaïsme alsacien-lorrain a eu une certaine bonhomie et qu'il n'a pas été fanatique sur l'application des rites. Il n'a pas été une religion du pathos, telle qu'on la trouve davantage chez les juifs d'Europe de l'Est. Et cette bonhomie, on la rendait en retour. Pour illustrer cela, voici une petite histoire : lorsque j'arrive en khâgne, paumé, il y a avec moi un autre gars, pas tellement plus à l'aise, originaire d'un village de Lorraine. Un jour, il me demande : « Raphaël, t'as quelque chose à voir avec le *schokola-jude*, le juif au chocolat ? » Je lui réponds : « Oui, c'était mon père. » En effet, mon père avait ce surnom : il avait tout le temps du chocolat sur lui et les gosses des villages où il allait acheter des vaches venaient lui en réclamer. Pour ces gamins, il était le « juif au chocolat ». Il y a eu une complicité immédiate entre ce gars et moi, le juif, le fils du petit marchand de bestiaux. Et aussi parce que nous venions tous les deux de la campagne face à l'aristocratie de la ville.

Bonhomie, reconnaissance, cordialité, on sent derrière ces mots une attitude face au monde extérieur...

Je pense à un commentaire rabbinique à propos de la fête des cabanes, Soukkot, que l'on célèbre en ce moment. Lors de cette fête, il faut vivre, dormir, manger autant que possible dans une cabane aux portes ouvertes et où l'on voit le ciel à travers le toit. S'il fait froid, on peut dormir chez soi. Ce n'est pas non plus une épreuve terrible... Ce commentaire dit que Dieu a proposé à différentes civilisations de construire la *soukkah*, la cabane, et d'y vivre. Elles s'y sont essayées les unes après les autres et, voyant que cela n'était pas supportable, qu'il y faisait trop chaud, sont sorties furieuses en donnant un coup de pied à la cabane. Arrive le tour des Hébreux. Eux non plus n'ont pas tenu le coup. Ils ne sont pas restés dans la cabane mais, eux, ne lui ont pas donné de coup de

pied en sortant. Ils l'ont laissée entière, ils l'ont respectée. Je peux être critique, voir les faiblesses du monde auquel je participe ; je vois aussi non seulement ce que celui-ci m'a apporté, mais ce que la culture peut apporter à chacun. Où est-ce que je veux en venir ? Au fait qu'il faut savoir être reconnaissant, mais pas aveugle. Il faut se battre à tout prix contre les choses inacceptables mais ne pas casser la cabane derrière soi, avoir conscience de ce que cette cabane vous a apporté. Par ailleurs, je peux me battre contre les faillites du monde, je peux dénoncer dans un autre cadre le sort qui est fait à ces réfugiés qui croupissent comme les juifs croupissaient à Gurs dans les Pyrénées-Orientales, déportés du Pays de Bade et vivant dans trente centimètres de boue. Je retrouve ces gens dans la boue de Calais – et cela m'est insupportable.

Reconnaissant mais pas aveugle, dites-vous. Vous êtes-vous souvent engagé au-delà de l'université ou de la SHIAL ?

J'ai eu plusieurs expériences en effet. Par exemple à Illkirch-Graffenstaden, où la municipalité s'était avisée – car ce type de matériel se trouvait encore sur le marché – d'acheter une locomotive qui avait été fabriquée dans les ateliers d'Illkirch pendant la guerre, mais dont on avait prouvé qu'elle avait servi à amener des déportés dans les camps. Cette machine devait être emblématique du savoir-faire des ouvriers d'Illkirch mais, par des circonstances dont ils n'étaient pas responsables, elle se trouvait désormais associée à des choses qu'on ne pouvait pas faire semblant d'ignorer. Les discussions n'ont vraiment pas été faciles avec ceux qui soutenaient ce projet. Eux disaient : « On n'a pas à savoir », et c'est vrai qu'ils n'y étaient pour rien. Finalement, le seul argument qui a fonctionné a été celui-ci : « Vous savez ce qui va se passer : cette locomotive au cœur d'Illkirch va servir aux rassemblements néonazis. Ils auront enfin un monument à la gloire du travail bien fait à l'époque nazie. Ils auront un lieu de référence. » Cette perspective a beaucoup dérangé et, au bout du compte, la locomotive n'a pas été installée.

Ainsi, le cas de cette locomotive montre que tous les objets, toutes les œuvres, n'ont pas forcément leur place dans un musée ou dans l'espace public ? Est-ce que, par extension, vous pourriez dire que la sociologie et le musée peuvent se fâcher ?

Parfois... j'ai eu ce sentiment même à Strasbourg où l'on m'a répondu, lorsque je proposais tel ou tel projet, telle ou telle exposition : « Oui, mais on est un musée de beaux-arts... » Mais je dois reconnaître que cela a beaucoup changé depuis. Je trouve très bien que le musée s'ouvre par de multiples façons. Ainsi de l'auditorium du musée d'Art moderne où j'ai écouté des concerts, assisté à des conférences de mon collègue et ami David Lebreton. C'est l'idée d'un musée qui devrait célébrer les beaux-arts et rien que cela, et qui ne s'ouvrirait pas à d'autres dimensions, que je rejette¹.

¹ Propos recueillis par Nicolas Potier les 17 et 27 octobre 2016 à Strasbourg.